

Grégory et Cyril Chapuisat *Métamorphose d'impact #2*

par
Alexandrine Dhainaut

Life, Saint-Nazaire, du 15 juin au 2 septembre 2012

Découvrir une œuvre des frères Chapuisat, c'est faire l'épreuve de son propre corps, de ses propres sens, si l'on veut bien ou peut, selon ses capacités physiques, se prêter au jeu. Concepteurs-bâisseurs de grotte, de belvédère, de tour gigantesque ou de labyrinthe, souvent construits à partir de matériaux simples comme le bois ou le carton, les artistes suisses ravissent par l'approche empirique de leur travail, entre sculpture et architecture, autant qu'ils effraient par une dimension parfois coercitive de leurs installations (claustrophobes et nyctophobes, s'abstenir). En effet, les visiteurs sont invités à ramper, à grimper, à se faufiler entre les parois souvent exigües de leurs installations réalisées *in situ*, sollicitant autant la vue que le toucher ou l'ouïe. À l'image d'*Hyperespace* (2005), tunnels en carton à expérimenter dans le noir, *Métamorphose d'impact #2*, présentée au Life de Saint-Nazaire et réalisée dans le cadre d'Estuaire 2012, s'appréhende dans la semi-obscurité. Un sas introductif à la lumière noire permet à nos pupilles de se préparer à la vision nocturne, puis l'on nous guide jusqu'à la salle d'exposition sans souffler mot de ce qui s'y trame. Dès les premiers mètres, la perception est à ce point troublée qu'on hésite à avancer, une bande-son diffusée en continu et composée uniquement d'infrabasses participe d'une angoisse naissante.

Une masse noire se profile dans le vaste espace d'exposition, mais où exactement? De quelle taille? À quelle distance? Difficile à dire. Puisque nos yeux font défaut, du moins pour le moment, le corps prend alors le relais. On se déplace à pas de loup et la main fait office de pare-chocs. Première prise de contact: une vaste structure de bois semble pousser vers le sol en un point unique et se concentrer en un petit halo de lumière rouge, douce et éthérée. La vue reprend peu à peu du poil de la bête mais c'est encore le corps qui est sollicité. En spéléologue improvisé, il faut découvrir le pot aux roses en rampant, en se contouronnant jusqu'à l'entrée d'un trou d'où la lumière est émise et y pénétrer. Une fois à l'intérieur, on se tient debout et l'expérience est à son paroxysme: au-dessus de notre tête se laisse découvrir une cavité orangeoyante, recouverte de papier doré et froissé, donnant une texture accidentée, quasi minérale à la matière synthétique, proche de l'intérieur d'une améthyste, qui s'illumine à notre entrée. Véritable épiphanie de l'installation, cette anfractuosité déclenche un choc visuel d'autant plus fort que nous étions maintenus dans les ténèbres jusque-



LES FRÈRES CHAPUISAT

Métamorphose d'impact #2.

LIFE - Saint-Nazaire, 2012. Photo: Marc Domage

là. Dans ce cratère inversé semblant vibrer encore davantage les infrabasses, se concentre l'énergie, en attestent les crépitements du papier. Une fois sorti de cette matrice, l'expérience ne s'arrête pas là, car *Métamorphose d'impact #2* se révèle dans la lenteur pour donner lieu à un vertige à retardement: nos yeux, désormais habitués à l'obscurité, découvrent peu à peu une sculpture monumentale proliférante, composée de formes géométriques imbriquées, qui s'étend sur la quasi-totalité du plafond du Life, vaste greffe suspendue de vingt-neuf tonnes. Voilà dans quoi nous avons mis les pieds... et le reste du corps.

Les Chapuisat aiment à jouer sur l'ambivalence des choses. Ici, l'excédent de matière qui s'étale sur dix-sept mètres de long et sa réalité pondérale contredisent l'impression de flottement des débuts nyctalopes; l'envers et l'endroit se confondent; l'aspect brut du dehors tranche avec la préciosité du dedans; le gigantisme escamote le minuscule, etc. *Métamorphose d'impact #2* repose aussi sur le trouble entre le réel et le perçu. Durant les premières secondes dans ce vaste espace obscur, on ignore si l'on voit vraiment ce que

l'on pense voir ou s'il s'agit d'images fantômes. C'est cet instant de doute quant au réel qui les intéresse, « ce moment magique où la vision se met à vibrer »¹, autant que la découverte de la forme finie, nouvelle prouesse du binôme.

Île volcanique renversée, cumulonimbus vrombissant présageant d'un orage imminent, coque d'un vaisseau fantôme en suspension (en résonance avec l'histoire du lieu, une ancienne base sous-marine), l'installation en trois temps fait fonctionner l'imaginaire à plein régime et soustrait un instant au monde extérieur pour mieux nous illuminer. Un pur moment d'extase.

1. Entretien des frères Chapuisat par Olivier Kaeser et Jean-Paul Felley, in « Planète Chapuisat », revue *Le Phare* n°9, Centre Culturel Suisse, sept.-déc. 2011.

Jessica Stockholder

Hollow places court in ash-tree wood

par
Alexandrine Dhainaut

École nationale supérieure d'Architecture de Nantes, galerie Loire
du 15 juin au 2 septembre 2012

L'artiste américaine Jessica Stockholder réalise depuis les années quatre-vingt des sculptures et installations formalistes, monumentales ou de petite taille, issues de matériaux de récupération, «immédiatement disponibles et le moins cher possible»¹ (meubles, objets en plastique, électroménager, etc.), qu'elle assemble, superpose, recouvre de peinture ou de tissus, faisant du réel une vaste abstraction. Non sans rappeler les *Combines* de Rauschenberg, le chaos organisé de matières, formes et couleurs de Stockholder s'inscrit toujours dans l'espace dans lequel il est exposé. Ses œuvres, souvent décrites comme des «*paintings in space*», sont pensées à la fois en termes d'équilibre, de poids, de volume, propres à la sculpture et composées selon des critères de rythme, de surface, de tonalité et complémentarité des couleurs propres à la peinture. À travers l'agencement de matériaux *cheap* issus du quotidien, l'artiste prolonge les réflexions de Schwitters ou du mouvement Dada sur l'imbrication de l'art et de la vie, sur la notion de beauté et sur le conditionnement social, politique ou culturel de nos goûts.

À l'occasion de son exposition à la galerie de l'École d'Architecture de Nantes dans le cadre d'Estuaire 2012, Jessica Stockholder affiche un changement radical dans sa pratique. Tout est parti d'un arbre mort. Abattu pour cause de maladie, le frêne en question qui trônait dans le parc du Aldrich Museum (dans le Connecticut) fut confié à la discrétion de l'artiste, qui décida de le débiter en planches et de s'en servir comme support. Pour cette inconditionnelle des matériaux synthétiques ou manufacturés et surtout conceptrice d'œuvres éphémères, c'est une évolution plus que notable. De ces tranches, elle réalisa plusieurs pièces, dont une spécialement conçue pour le projet nantais. Brut ou transformé, suspendu ou posé à même le sol, sérigraphié, peint, recouvert de venilia ou creusé, le bois à offrir à Stockholder une variété de formes et de traitements qui ont donné lieu à un ensemble dynamique et cohérent. D'autant plus cohérent dans *Hollow Places Fat Hollow Places Thin* qu'elle joue des rappels de couleurs et/ou de répétitions de motifs: des planches sont alignées le long des grandes baies vitrées et des murs de la galerie et déclinent des motifs sérigraphiés (issus de la culture indigène du Nord-Ouest des États-Unis qui a bercé son enfance) ou des lettres (qui restent l'énigme de ces pièces), le rectangle bleu ciel qui sert d'arrière-plan à l'imagerie indigène a été repris seul sur un mur; une forme abstraite rouge, unique intervention de l'artiste sur une planche isolée, entre en résonance avec l'aspérité



JESSICA STOCKHOLDER

Vue de l'exposition *Hollow Places Court in Ash-Tree Wood*.

Photo: Marc Damage.

du bois qui la joute. Mais Stockholder prend toujours soin de créer des décalages entre les formes redondantes, de ménager des espaces vides entre les planches, pour donner à l'installation une sorte de musicalité, défilant à la manière d'un paysage.

Ce double aspect continuité/discontinuité anime également les deux paravents en bois dont chaque battant se distingue par un traitement et une couleur spécifique, creusé ou non, peint intégralement ou non, à l'aide de couleurs vives ou sombres, superposées ou non, jouant entre le recto et le verso, les pleins et les vides de la matière et orchestrant une joyeuse cacophonie des formes. Dissonance que l'on retrouve aussi dans l'œuvre spécialement conçue pour la galerie de l'École: suspendues au plafond par des chaînes, trois gigantesques planches entrecroisées d'un luminaire se dressent à quelques centimètres du sol et trouvent à leur pied des miroirs convexes qui, lorsque l'on s'y penche, font osciller le tout entre lévitation et enfouissement. Là encore, Stockholder confronte les matériaux et les techniques: bois/fer, ready-made/support brut, peinture/sérigraphie. Les formes sérigraphiées sont ici abstraites, orthogonales, et leurs couleurs ont été choisies en fonction de l'environnement proche de la galerie, nous dit-on. Pas forcément invaincant. Ni l'ensemble des pièces d'ailleurs. Car il faut bien le dire, la rugosité de

ses compositions antérieures, le mordant de ses agencements, les vibrations de la couleur, bref ce qui faisait de l'art de Stockholder un pur travail plastique, détonnant et pétillant, fait ici un peu défaut. Exit l'exubérance habituelle, l'exposition apparaît en demi-teintes, trop lisse, sans doute trop linéaire (impression renforcée par la déclinaison en planches), même si les discontinuités de l'accrochage ou les miroirs placés de-ci de-là viennent troubler l'ordonnement des pièces en bois. Les éléments ne semblent plus «lutter pour coexister»² et former le chaos éclatant qui faisait encore, il y a quelques années, les beaux jours du Musée des Beaux-arts de Nantes, avec la remarquable installation vert et jaune *Nit Picking Trumpets of Iced Blues Vagaries*. En espérant que le support bleu ne soit pas un tournant dans la pratique de cette artiste, mais plutôt un léger détour, une digression.

1. Entretien vidéo de Jessica Stockholder avec Arielle Pélenc, réalisé lors de sa résidence à l'Atelier Calder en 1997.

2. Idem.

Une exposition du FRAC des Pays-de-la-Loire sur une invitation d'Estuaire Nantes/Saint-Nazaire 2012. Commissariat: Laurence Gateau, directrice du FRAC.